

## AUX CULTIVATEURS

EST Dieu qui donne la santé et la vie, c'est aussi Lui qui les retire ; et vous qui, vivant en présence du grand spectacle de la nature, conservez un culte pieux pour Celui qui l'a créée, vous demandez chaque jour à Dieu, dans vos prières, d'éloigner de vos demeures la maladie et la mort.

C'est bien, mais ce n'est pas assez. Quand la maladie l'éprouve, quand la mort le menace, l'homme doit lutter pour combattre le mal, pour sauvegarder son existence et celle de sa famille.

Si la main qui nous éprouve fait naître en nous et hors de nous, dans les objets, dans l'air, dans les émanations qui nous entourent, les germes de la maladie, la main qui nous console a placé aussi dans la nature les éléments de la guérison.

L'étude, la science, le dévouement ont appris à certains hommes à pénétrer les secrets de la maladie et à discerner le remède qui doit ramener la santé. C'est à ces hommes que nous avons recours quand nous sommes atteints par la maladie et, dans nos villes, le malade, quelque pauvre qu'il soit, voit toujours un médecin à son chevet.

Dans les campagnes, que fait-on quand la maladie pénètre, comme il arrive si souvent, dans vos demeures ?—Ce que vous faites ? Vous laissez, pendant plusieurs jours, la maladie s'accroître, car le médecin est loin et c'est une dépense de le faire venir. Vous espérez que la maladie, qui est venue seule, s'en ira de même. Puis, n'avez-vous pas, dans le voisinage, quelque bonne femme, experte en pareille matière, qui fera boire au malade une infusion d'une herbe quelconque dont elle prétend connaître les effets salutaires. Il en est qui sont moins sages encore : il en est qu'il faut bien démasquer pour les livrer au ridicule et à leurs propres remords : il en est qui viennent consulter le toucheur, les empiriques et les charlatans de nos villes, les rebouteurs, les guérisseurs des campagnes.

Et, pendant ce temps-là, la maladie marche toujours. Elle s'accroît par son propre développement ; elle s'accroît encore par les moyens dangereux employés pour la combattre ; elle s'accroît de plus en plus et, quand enfin le médecin arrive, souvent il est trop tard.

Il est trop tard ! Entendez-vous ? La pauvre femme qui faisait votre bonheur, qui était l'âme, le cœur de votre maison ; votre cher en-

fant, votre joie et votre espérance ; votre vieux père qui siégeait, comme un saint patriarche, à votre foyer rustique ; vous-même, qui êtes le lien de cette famille, le soutien nécessaire de toutes ces existences, l'objet de toutes ces affections, hélas ! celui d'entre vous que la maladie a frappé ne pourra plus guérir..... il est trop tard !—Ce mal, il y a huit jours, la science pouvait le combattre ; ce mal, aujourd'hui, c'est la mort, la mort certaine, inévitable, car il est trop tard.

Ah ! je sais bien que l'instruction répandue aujourd'hui dans nos campagnes, que la raison, qui porte partout son flambeau, dissipent les ténèbres de la superstition, de l'ignorance et de la crédulité. Je sais bien qu'une génération forte, intelligente, dévouée au bien public se forme dans nos campagnes. Je sais que la renommée des devins, des toucheurs, des guérisseurs est en baisse, et le tableau que je traçais tout à l'heure est plutôt, je l'espère, un souvenir ou l'exception que l'image du présent.

Je comprends que c'est une grande dépense à la campagne, de recourir aux soins de la médecine ; et, par les frais qu'elles occasionnent, par la cessation du travail qu'elles entraînent, les maladies deviennent quelques fois une cause de ruine pour le cultivateur. Il en est qui ne peuvent suffire à toutes ces dépenses et qui sont obligés, ou de laisser le malade sans secours, ou de recourir au désintéressement du médecin et à la charité publique.

Puis, malheureusement, les maladies sont fréquentes à la campagne. Bien que les nouveaux appareils appliqués à l'agriculture diminuent considérablement les fatigues, il est encore des travaux pénibles à accomplir, l'intempérie des saisons à supporter.

Vous connaissez les principes de l'assurance ; la plupart d'entre vous n'ont plus à redouter la ruine par incendie car vous avez compris qu'il vaut mieux sacrifier une somme d'argent chaque année, pour être assuré contre un désastre qui apporterait la gêne ou la misère.

Mais contre la maladie qui peut vous atteindre vous et les vôtres, contre la mort qui vous menace tous, qu'avez-vous fait ? C'est plus sérieux, cependant, c'est plus grave encore. Il ne s'agit plus de vos moissons, de vos demeures, il s'agit de vous, de votre femme, de vos enfants, de vos vieux parents dont il faut sauvegarder les intérêts, il s'agit du fatal appel de la mort.

Si un assureur venait vous dire : donnez-moi chaque mois quelque argent et, quand vous se-